

Mercier, Guy et Bethemont, Jacques, éds (1998) *La ville en quête de nature*. Sillery, Les Éditions du Septentrion (Coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », no 21), 253 p. (ISBN 2-89448-115-2)

Jean-Bernard Racine

Volume 43, numéro 118, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022804ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022804ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Racine, J.-B. (1999). Compte rendu de [Mercier, Guy et Bethemont, Jacques, éds (1998) *La ville en quête de nature*. Sillery, Les Éditions du Septentrion (Coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », no 21), 253 p. (ISBN 2-89448-115-2)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(118), 161-163.
<https://doi.org/10.7202/022804ar>

Le livre conclut par une synthèse d'une page et demie rédigée par l'éditeur.

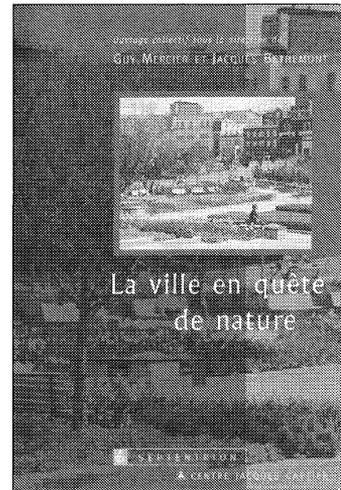
Même si certains chapitres sont de bonne qualité et méritent d'être lus, mon impression générale n'est pas très favorable. Au niveau du choix des sujets et du traitement de ceux-ci, le livre laisse, à quelques exceptions près, le lecteur sur sa faim. Par exemple, malgré le fait que l'introduction parle explicitement du déclin économique de Montréal, le traitement de ce thème est très superficiel et on évite complètement de parler des secteurs qui semblent être à la base de la relance économique de la région. De plus, plusieurs chapitres sont de nature très artisanale et, à mon avis, ne méritent pas d'être publiés dans un livre « scientifique ». Plus de la moitié des chapitres ne comprennent aucune référence, malgré l'existence d'une littérature vaste et de longue date sur les problèmes de Montréal. Enfin, la structure du livre semble un peu « forcée »; on ne voit pas toujours de façon claire les liens entre les chapitres individuels, d'une part, et les « cinq défis cruciaux » et les « trois options politiques et fiscales », d'autre part. En somme, dans son ensemble, ce livre n'apporte pas une contribution importante au débat concernant l'avenir de Montréal.

William J. Coffey
Département de géographie
Université de Montréal

MERCIER, Guy et BETHEMONT, Jacques, eds (1998) *La ville en quête de nature*. Sillery, Les Éditions du Septentrion (Coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 21), 253 p. (ISBN 2-89448-115-2)

Ville et jardin ou le rôle de la ville dans l'expérience humaine du jardin, tel est le thème général de cet ouvrage.

Qu'est-ce qui amène les êtres humains à rêver, à penser et à dire la nature et à aménager des jardins, et quel est, plus précisément, le rôle de la ville dans l'expérience humaine du jardin? Où la nature sera-t-elle « représentée » sinon « là où elle manque, là où elle est communiquée par le langage », c'est-à-dire « en pleine position urbaine », non pas « transformée », comme en position rurale, mais « incarnée sous forme de parc, de jardin, d'espace verts »? La nature en effet, « est depuis toujours un matériau urbain » rappelle Guy Mercier. En publiant les résultats du colloque de Lyon (1995) *Les Sociétés urbaines et la quête de la nature* dans ses *Nouveaux Cahiers*, le CÉLAT (Centre d'études interdisciplinaire sur les lettres, les arts et les traditions) continue sa remarquable participation aux débats de fond traversant le champ des sciences humaines et sociales. À l'évidence, et vu de Lausanne¹, organisatrice en 1997 d'une vaste manifestation artistique et



scientifique consacrée au jardin contemporain en ville, et qui s'apprête à renouveler l'expérience pour fêter à sa manière l'an 2000, les éditeurs continuent à être dans l'air du temps, soucieux de donner sens et contenu à la notion-référence obligée de notre époque : le développement durable, sans se contenter de véhiculer un mot-valise, en cherchant, bien au contraire, à faire le tri entre ce qui est utile ou dangereux, renouvelant au besoin bien des jugements prématurés.

Ainsi en ce qui concerne le souci écologiste de l'urbanisme contemporain et l'aspiration pour une ville écologiquement viable, les rapports entre l'« infinie diversité » des jardins et la ville et, au-delà, du jardin comme ingrédient de la destinée humaine de la nature, méritaient en effet d'être problématisés. Dans la ligne du désir de développement durable, peut-on (et si oui comment) accorder la ville et la nature afin d'assurer à l'espèce humaine, sinon une bonne « qualité de vie, du moins la survie ». L'intérêt de l'ouvrage collectif que nous proposons, avec la collaboration de Mario Bédard, Guy Mercier (Université Laval à Québec) et Jacques Bethemont (Université Jean Monnet, Saint-Étienne), est qu'il va au delà des jeux actuels des mots-valises et nous interpelle à partir d'un authentique registre épistémologique permettant de questionner la spécificité que constitue la nature dans l'ordre humain. Leur point de vue, auquel nous nous rallions complètement d'ailleurs, celui de l'avènement culturel de la nature, nature recréée, « *devenant donc jardin*, puisqu'elle n'a, dans cette condition, d'autre sens que celui d'être faite par nous », se rapproche, les auteurs en sont conscients, de la théorie de la *médiance* d'Augustin Berque (ici rappelée en moins de deux pages par son auteur) et, évidemment, des tenants et aboutissants de la géographie structurale de Gilles Ritchot, ou des opinions de Claude Raffestin sur le fait que le jardin représente, par le travail projetant notre culture dans la matière, ce que nous, êtres humains, croyons et voulons être, ne serait-ce qu'à travers la ville elle-même, une manière de transformer et de consommer la nature, de cultiver et de jouir du jardin terrestre.

Encadrées par une introduction de Guy Mercier et un épilogue de Jacques Bethemont, quatorze contributions proposent d'abord « une grille de lecture pour les jardins d'hier et d'aujourd'hui » (Bethemont) à partir des origines et des civilisations hydrauliques, et de la triade capitoline, puis toute une série de relations et de questions, réfléchies et parcourues diachroniquement, « beaucoup plus complexes que ce que l'on figure habituellement par des couples contrastifs tels que nature/culture, ville/campagne, etc. » : « Jardins et urbanité : regards croisés Europe-Asie » (Berque), « la nature et la ville : entre pacification et résistance » (Le Couédic), « la ville en quête de valeur et le fantasme de la nature » (Ritchot), « l'écologie urbaine : un récit contre nature? » (Berdoulay). Elles proposent également, de manière réflexive et critique, toute une série d'exemples de l'insertion de la nature dans la ville dont les titres peuvent mettre en appétit : « Quelle nature pour quelle ville? » (Tomas), « Sheffield and its Golden Frame The Greening of an Industrial City » (Booth), « La nature dans la ville : les substrats pluriels » (Poullaouec-Gonidec), « Le jardin Saint-Roch ou la centralité perdue » (Mercier), « Les parcs urbains : espèces de cohésion, espaces de distanciation? » (Germain). On voyage ainsi de Saint-Étienne à Québec en passant par Lyon, Montréal et Sheffield, d'analyses de l'aménagement stratégique à celles du vécu quotidien et relationnel, pour terminer sur des présentations plus générales sur « Le statut de l'arbre urbain en France » (Pelletier) traitant de l'évolution des idéologies et des pratiques, « Les jardins ouvriers stéphanois : entre contrôle social et espace de liberté » (Vant), sur les rapports entre urbanisme végétal et ville

postindustrielle (Migliorini), « à l'heure de la postmodernité » et du « militantisme en faveur d'un langage culturel de l'urbanisme végétal », à propos duquel Luc Noppen et Lucie Morisset rappellent qu'il ne date pas d'hier. De quoi réfléchir sur les conceptions, historiquement déterminées, du rapport entre le végétal et l'urbain dans l'élaboration du paysage d'une ville.

Impossible de dire ici toute la richesse de ces petits exposés qui offrent, produit rare, le plaisir de lire de beaux textes courts en adéquation avec le sujet et qui sont aussi l'occasion de réflexions épistémologiques de grande portée. Natures et cultures en ville, quelle belle problématique en effet! Le lecteur trouvera au fil de l'ouvrage des énoncés fixant avec beaucoup de doigté et de précision des enjeux épistémologiques essentiels, comme, par exemple, autour de la « rencontre des notions d'environnement et de sujet, de récit et d'action », de la vision naturaliste de l'environnement urbain et du développement du point de vue écologique au profit d'une conception « alliant l'idée de seconde nature à celle du sujet » (Berdoulay); autres exemples encore : l'énoncé de Gilles Ritchot sur « l'espace hétérogène de la géographie humaine, engendré politiquement mais dont la réalité topologique est naturelle » ou la grande leçon d'Augustin Berque quant au jeu des deux pôles virtuels, la nature et l'artifice, « qui tantôt s'opposent, tantôt se superposent ». Le rappel encore, par ce dernier auteur, de la nécessité dans laquelle nous sommes, pour assumer la spatialité qui est la nôtre, de nous débarrasser des clichés binaires. Condition nécessaire pour qui veut « assouvir la faim de paysage qui marque notre époque, sous la double contrainte de notre quête de nature mais aussi d'urbanité ». Et cette définition enfin, que l'ensemble de l'ouvrage ne dément pas, mais illustre bien au contraire : « les jardins sont des écosymbioles, qui toujours renvoient aux espaces virtuels de l'imagination créatrice — de l'autocréation de l'humain, dont c'est la nature que de transformer la nature dans son étendue brute ». Une définition qui porte sur les jardins certes, mais qui renvoie tout aussi bien à ce qui tisse, trame, motive et oriente l'*homo geographicus* dans ses connaissances et ses pratiques... « au sein du lien *écouménal*, qui fait de la Terre le lieu de l'humanité » ajouterait Augustin Berque. Comme le lecteur de cet excellent livre le constatera, la conclusion de Guy Mercier va encore plus loin en évoquant le référentiel (le « montage ») religieux dans la célébration de la nature et en positionnant, dans un débat digne de la raison et de la démocratie, les choix éthiques qui s'imposent, entre contrainte, appartenance peut-être, et surtout liberté. « Bible en main », comme l'écrit Jacques Bethemont, à propos des interdits du Paradis rural, le jardin de la Nouvelle Jérusalem n'est-il pas justement, celui, unique sans doute, de la ville sans interdit?

Jean-Bernard Racine
Faculté des Lettres
Université de Lausanne

- 1 En complément de la monumentale anthologie de textes de tous les pays et de tous les temps proposée par Michel Baridon dans la collection Bouquins des éditions Laffont, *Les jardins, paysagistes, jardiniers, poètes*, 1998, 1240 p., le lecteur est invité à s'intéresser à Lausanne, qui a vu son atmosphère s'alléger à l'été 1997. L'espace d'une saison, la ville s'est couverte de 34 jardins créés par des paysagistes, des architectes et des artistes. À découvrir dans le très bel album dirigé par Lorette Coen, *Lausanne Jardins'97, Une envie de ville heureuse*, Photographies de Luc Chessex, Éd. du Péribole, École nationale supérieure du paysage de Versailles, 1998, 144 p.